

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE DUC D'ALENÇON

VOLTAIRE

Tragédie — 1751

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un soufleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

Duc

60 répliques

NEMOURS

36 répliques

LE SIEUR DE COUCY

35 répliques

DANGESTE

16 répliques

UN OFFICIER

4 répliques

Personnages muets & suite : LE DUC D'ALENÇON

SOMMAIRE

👉 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	13
ACTE III	30

ACTE I

SCÈNE I

Dangeste, Coucy.

COUCY

Seigneur, en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
Je dérobe un instant au tumulte des armes.
Frère d'Adélaïde, et, comme elle, engagé
Au parti du dauphin par le ciel protégé,
Vous me voyez jeté dans le parti contraire ; 5
Mais je suis votre ami plus que votre adversaire.
Vous sûtes mes desseins, vous connaissez mon cour ;
Vous m'aviez destiné vous-même à votre soeur.
Mais il faut vous parler, et vous faire connaître
L'âme d'un vrai soldat, digne de vous peut-être. 10

DANGESTE

Seigneur, vous pouvez tout.

COUCY

Mes mains, aux champs de Mars,
Du prince d'Alençon portent les étendards.
Je l'aimai dans la paix, je le sers dans la guerre ;

Je combats pour lui seul, et non pour l'Angleterre, 15
Et, dans ces temps affreux de discorde et d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cour.
Non que pour ce héros mon âme prévenue
Prétende à ses défauts fermer toujours la vue :
Je ne m'aveugle pas ; je vois avec douleur 20
De ses emportements l'indiscrète chaleur.
Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse ;
Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec soin,
Trop souvent me l'arrache, et l'emporte trop loin. 25
Mais il a des vertus qui rachètent ses vices.
Eh ! qui saurait, seigneur, où placer ses services,
S'il ne nous fallait suivre et ne chérir jamais
Que des coeurs sans faiblesse et des princes parfaits ?
Tout mon sang est à lui ; mais enfin cette épée 30
Dans le sang des Français à regret s'est trempée.
Le dauphin généreux...

DANGESTE

Osez le nommer roi.

COUCY

Jusqu'aujourd'hui, seigneur, il ne l'est pas pour moi.
Je voudrais, il est vrai, lui porter mon hommage ; 35
Tous mes vœux sont pour lui, mais l'amitié m'engage.
Le duc a mes serments : je ne peux, aujourd'hui,
Ni servir, ni traiter, ni changer qu'avec lui.
Le malheur de nos temps, nos discordes sinistres,
La cour abandonnée aux brigues des ministres, 40
Dans ce cruel parti tout l'a précipité.
Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté ;
J'ai souvent, de son cour aigrissant les blessures,

Révolté sa fierté par des vérités dures.
 Votre soeur aux vertus le pourrait rappeler, 45
 Seigneur, et c'est de quoi je cherche à vous parler.
 J'aimais Adélaïde en un temps plus tranquille,
 Avant que Lusignan fût votre heureux asile ;
 Je crus qu'elle pouvait, approuvant mon dessein,
 Accepter sans mépris mon hommage et ma main. 50
 Bientôt par les Anglais elle fut enlevée ;
 À de nouveaux destins elle fut réservée.
 Que faisais-je ? Où le ciel emportait-il mes pas ?
 Le duc, plus fortuné, la sauva de leurs bras.
 La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire : 55
 Il a par trop de droits mérité de lui plaire.
 Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur ;
 Ses bienfaits et son nom, tout parle en sa faveur.
 La justice et l'amour la pressent de se rendre.
 Je ne l'ai point vengée, et n'ai rien à prétendre. 60
 Je me tais... Cependant, s'il faut la mériter,
 À tout autre qu'à lui j'irai la disputer.
 Je céderais à peine aux enfants des rois même ;
 Mais ce prince est mon chef ; il me chérit, je l'aime.
 Coucy, ni vertueux ni superbe à demi, 65
 Aurait bravé le prince, et cède à son ami.
 Je fais plus : de mes sens maîtrisant la faiblesse,
 J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
 Vous montrer votre gloire, et ce que vous devez
 Au héros qui vous sert et par qui vous vivez. 70
 Je verrai, d'un oeil sec et d'un cour sans envie,
 Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie ;
 Je réunis pour vous mon service et mes vœux :
 Ce bras, qui fut à lui, combattrait pour tous deux.
 Amant d'Adélaïde, ami noble et fidèle, 75
 Soldat de son époux, et plein du même zèle,
 Je servirai sous lui, comme il faudra qu'un jour,

Quand je commanderai, l'on me serve à mon tour.
Voilà mes sentiments ; si je me sacrifie,
L'amitié me l'ordonne, et surtout la patrie.
Songez que si l'hymen la range sous sa loi,
Si le prince la sert, il servira son roi.

80

DANGESTE

Qu'avec étonnement, seigneur, je vous contemple !
Que vous donnez au monde un rare et grand exemple !
Quoi ! Ce cour (je le crois sans feinte et sans détour)
Connaît l'amitié seule et peut braver l'amour !
Il faut vous admirer, quand on sait vous connaître ;
Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.
Un cour si généreux doit penser comme moi ;
Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur roi ;
Mais du duc d'Alençon la fatale poursuite...

85

90

SCÈNE II

Le Duc d'Alençon, Coucy, Dangeste.

(à Dangeste)

LE DUC *(à Dangeste)*

Est-ce elle qui m'échappe ? Est-ce elle qui m'évite ?
Dangeste, demeurez. Vous connaissez trop bien
Les transports douloureux d'un cour tel que le mien ;
Vous savez si je l'aime, et si je l'ai servie ;
Si j'attends d'un regard le destin de ma vie.
Qu'elle n'étende pas l'excès de son pouvoir
Jusqu'à porter ma flamme au dernier désespoir.
Je hais ces vains respects, cette reconnaissance,

95

Que sa froideur timide oppose à ma constance ; 100
 Le plus léger délai m'est un cruel refus,
 Un affront que mon cour ne pardonnera plus.
 C'est en vain qu'à la France, à son maître fidèle,
 Elle étale à mes yeux le faste de son zèle ;
 Je prétends que tout cède à mon amour, à moi, 105
 Qu'elle trouve en moi seul sa patrie et son roi.
 Elle me doit la vie, et jusqu'à l'honneur même ;
 Et moi, je lui dois tout, puisque c'est moi qui l'aime.
 Unis par tant de droits, c'est trop nous séparer ;
 L'autel est prêt, j'y cours ; allez l'y préparer. 110

SCÈNE III

Le Duc d'Alençon, Coucy.

COUCY

Seigneur, songez-vous bien que de cette journée
 Peut-être de l'État dépend la destinée ?

LE DUC

Oui, vous me verrez vaincre, ou mourir son époux.

COUCY

Le dauphin s'avanceit, et n'est pas loin de nous.

LE DUC

Je l'attends sans le craindre, et je vais le combattre. 115
 Crois-tu que ma faiblesse ait pu jamais m'abattre ?
 Penses-tu que l'amour, mon tyran, mon vainqueur,
 De la gloire en mon âme ait étouffé l'ardeur ?

Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire ;
Elle a sur moi sans doute un souverain empire, 120
Et n'en a point assez pour flétrir ma vertu.
Ah ! Trop sévère ami, que me reproches-tu ?
Non, ne me juge point avec tant d'injustice.
Est-il quelque Français que l'amour avilisse ?
Amants aimés, heureux, ils vont tous aux combats, 125
Et du sein du bonheur ils volent au trépas.
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

COUCY

Que mon prince plutôt soit digne de lui-même.
Le salut de l'État m'occupait en ce jour ;
Je vous parle du vôtre, et vous parlez d'amour. 130
Le Bourguignon, l'Anglais, dans leur triste alliance,
Ont creusé par nos mains les tombeaux de la France.
Votre sort est douteux. Vos jours sont prodigués
Pour nos vrais ennemis, qui nous ont subjugués.
Songez qu'il a fallu trois cents ans de constance 135
Pour frapper par degrés cette vaste puissance.
Le dauphin vous offrait une honorable paix...

LE DUC

Non, de ses favoris je ne l'aurai jamais.
Ami, je hais l'Anglais ; mais je hais davantage
Ces lâches conseillers dont la faveur m'outrage, 140
Ce fils de Charles Six, cette odieuse cour :
Ces maîtres insolents m'ont aigri sans retour ;
De leurs sanglants affronts mon âme est trop frappée.
Contre Charle, en un mot, quand j'ai tiré l'épée,
Ce n'est pas, cher Coucy, pour la mettre à ses pieds, 145
Pour baisser dans sa cour nos fronts humiliés,
Pour servir lâchement un ministre arbitraire.

COUCY

Non, c'est pour obtenir une paix nécessaire.
Eh ! Quel autre intérêt pourriez-vous écouter ?

LE DUC

L'intérêt d'un courroux que rien ne peut dompter.

150

COUCY

Vous poussez à l'excès l'amour et la colère.

LE DUC

Je le sais ; je n'ai pu fléchir mon caractère.

COUCY

On le doit, on le peut ; je ne vous flatte pas ;
Mais, en vous condamnant, je suivrai tous vos pas ;
Il faut à son ami montrer son injustice,
L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice.
Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre courroux ;
Vous y voulez tomber, et j'y cours avec vous.

155

LE DUC

Ami, que m'as-tu dit ?

SCÈNE IV

Le Duc d'Alençon, Coucy, Un officier.

L'OFFICIER

Seigneur, l'assaut s'apprête :
Ces murs sont entourés.

160

COUCY

Marchez à notre tête.

LE DUC

Je ne suis pas en peine, ami, de résister
Aux téméraires mains qui viennent m'insulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore,
Je n'en redoute qu'un, c'est celui que j'adore.

165

ACTE II

SCÈNE I

Le Duc d'Alençon, Coucy.

LE DUC

La victoire est à nous, vos soins l'ont assurée ;
Vos conseils ont guidé ma jeunesse égarée.
C'est vous dont l'esprit ferme et les yeux pénétrants
Veillaient pour ma défense en cent lieux différents.
Que n'ai-je, comme vous, ce tranquille courage,
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage !
Coucy m'est nécessaire aux conseils, aux combats,
Et c'est à sa grande âme à diriger mon bras.

170

COUCY

Prince, ce feu guerrier qu'en vous on voit paraître
Sera maître de tout quand vous en serez maître.
Vous l'avez su régler, et vous avez vaincu ;
Ayez dans tous les temps cette utile vertu ;
Qui sait se posséder peut commander au monde.
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je connais mon devoir, et l'ai bien mal suivi ;
Dans l'ardeur du combat je vous ai peu servi ;
Nos guerriers sur vos pas marchaient à la victoire,

175

180

Et suivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.
Ce chef des assaillants, sur nos remparts monté,
Par vos vaillantes mains trois fois précipité,
Sans doute au pied des murs exhalant sa furie,
A payé cet assaut des restes de sa vie.

185

LE DUC

Quel est donc, cher ami, ce chef audacieux
Qui, cherchant le trépas, se cachait à nos yeux ?
Son casque était fermé : quel charme inconcevable
Même en le combattant le rendait respectable !
Est-ce l'unique effet de sa rare valeur
Qui m'en impose encore, et parle en sa faveur ?
Tandis que contre lui je mesurais mes armes,
J'ai senti malgré moi de nouvelles alarmes :
Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé,
Soit que ce triste amour dont je suis captivé,
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
De la noble douceur de ses impressions ;
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
Parle encore en secret au cour qui l'a trahie,
Ou que le trait fatal enfoncé dans mon cour
Corrompe en tous les temps ma gloire et mon bonheur.

190

195

200

205

COUCY

Quant aux traits dont votre âme a senti la puissance,
Tous les conseils sont vains : agréez mon silence ;
Mais ce sang des Français que nos mains font couler,
Mais l'État, la patrie, il faut vous en parler.
Je prévois que bientôt cette guerre fatale,
Ces troubles intestins de la maison royale,

210

Ces tristes factions céderont au danger
 D'abandonner la France aux mains de l'étranger.
 Ses droits sont odieux, sa race est peu chérie ; 215
 On hait l'usurpateur, on aime la patrie ;
 Et le sang des Capets est toujours adoré.
 Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
 Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
 Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage. 220
 Vous, placé près du trône, à ce trône attaché,
 Si les malheurs des temps vous en ont arraché,
 À des noeuds étrangers s'il fallut vous résoudre,
 L'intérêt les forma, l'honneur peut les dissoudre :
 Tels sont mes sentiments, que je ne peux trahir. 225

LE DUC

Quoi ! Toujours à mes yeux elle craint de s'offrir !
 Quoi ! Lorsqu'à ses genoux soumettant ma fortune,
 Me dérobant aux cris d'une foule importune,
 Aux acclamations du soldat qui me suit,
 Je cherchais auprès d'elle un bonheur qui me fuit, 230
 Adélaïde encore évite ma présence ;
 Elle insulte à ma flamme, à ma persévérance ;
 Sa tranquille fierté, prodiguant ses rigueurs,
 Jouit de ma faiblesse et rit de mes douleurs !
 Oh ! Si je le croyais, si cet amour trop tendre... 235

COUCY

Seigneur, à mon devoir il est temps de me rendre ;
 Je vais en votre nom, par des soins assidus,
 Honorer les vainqueurs, soulager les vaincus,
 Calmer les différends des Anglais et des vôtres :
 Voilà vos intérêts ; je n'en connais point d'autres. 240

LE DUC

Tu ne m'écoutes pas, tu parles de devoir
Quand mon cour dans le tien répand son désespoir.
Va donc, remplis des soins dont je suis incapable :
Va, laisse un malheureux au dépit qui l'accable ;
Je rougis devant toi ; mais, sans me repentir,
Je chéris mes erreurs, et n'en veux point sortir.
Va, laisse-moi, te dis-je, à ma douleur profonde ;
Ce que j'aime me fuit, et je fuis tout le monde ;
Va, tu condamnes trop les transports de mon cour.

245

COUCY

Non, je plains sa faiblesse, et j'en crains la fureur.

250

SCÈNE II

LE DUC *(seul)*

Ô ciel ! Qu'il est heureux, et que je porte envie
À la libre fierté de cette âme hardie !
Il voit sans s'alarmer, il voit sans s'éblouir,
La funeste beauté que je voudrais haïr.
Cet astre impérieux qui préside à ma vie
N'a ni feux ni rayons que son oeil ne défie ;
Et moi je sers en lâche, et j'offre à ses appas
Des vœux que je déteste, et qu'on ne reçoit pas !
Dangeste la soutient, et la rend plus sévère.
Que je les hais tous deux ! Fuyons du moins le frère !
Laissons là ce captif qu'il amène en ces lieux.
Tout, hors Adélaïde, ici blesse mes yeux.

255

260

SCÈNE III

Le Duc de Nemours, Dangeste.

NEMOURS

Enfin, après trois ans, tu me revois, Dangeste !
Mais en quels lieux, ô ciel ! En quel état funeste !

DANGESTE

Vos jours sont en péril, et ce sang agité...

265

NEMOURS

Mes déplorables jours sont trop en sûreté ;
Ma blessure est légère, elle m'est insensible ;
Que celle de mon cour est profonde et terrible !

DANGESTE

Rendez grâces au ciel de ce qu'il a permis
Que vous soyez tombé sous de tels ennemis,
Non sous le joug affreux d'une main étrangère.

270

NEMOURS

Qu'il est dur bien souvent d'être aux mains de son frère !

DANGESTE

Mais, ensemble élevés, dans des temps plus heureux,
La plus tendre amitié vous unissait tous deux.

NEMOURS

Il m'aimait autrefois, c'est ainsi qu'on commence ;

275

Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance.
Ah ! Combien le cruel s'est éloigné de moi !
Infidèle à l'État, à la nature, au roi,
On dirait qu'il a pris d'une race étrangère
La farouche hauteur et le dur caractère !
Il ne sait pas encor ce qu'il me fait souffrir,
Et mon cour déchiré ne saurait le haïr.

280

DANGESTE

Il ne soupçonne pas qu'il ait en sa puissance
Un frère infortuné qu'animait la vengeance.

NEMOURS

Non, la vengeance, ami, n'entra point dans mon cour ;
Qu'un soin trop différent égara ma valeur !
Ah ! Parle : est-il bien vrai ce que la renommée
Annonçait dans la France à mon âme alarmée ;
Est-il vrai qu'un objet illustre, malheureux,
Un cour trop digne, hélas ! De captiver ses vœux,
Adélaïde, enfin, le tient sous sa puissance ?
Qu'a-t-on dit ? Que sais-tu de leur intelligence ?

285

290

DANGESTE

Prisonnier comme vous dans ces murs odieux,
Ces mystères secrets offenseront mes yeux ;
Et tout ce que j'ai su... Mais je le vois paraître.

295

NEMOURS

Ô honte ! Ô désespoir dont je ne suis pas maître !

SCÈNE IV

Le Duc d'Alençon, Nemours, Dangeste, Suite.

LE DUC (*à sa suite*)

Après avoir montré cette rare valeur,
Peut-il rougir encor de m'avoir pour vainqueur ?
Il détourne la vue.

NEMOURS

Ô sort ! Ô jour funeste,
Qui de ma triste vie arrachera le reste !
En quelles mains, ô ciel, mon malheur m'a remis !

300

LE DUC

Qu'entends-je, et quels accents ont frappé mes esprits !

NEMOURS

M'as-tu pu méconnaître ?

LE DUC

Ah ! Nemours, ah ! Mon frère.

305

NEMOURS

Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère.
Je ne le suis que trop, ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

LE DUC

Tu n'es plus que mon frère, et mon cour te pardonne ;

Mais, je te l'avouerai, ta cruauté m'étonne.
Si ton roi me poursuit, Nemours, était-ce à toi
À briguer, à remplir cet odieux emploi ?
Que t'ai-je fait ?

310

NEMOURS

Tu fais le malheur de ma vie ;
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

315

LE DUC

De nos troubles civils quel effet malheureux !

NEMOURS

Les troubles de mon cour sont encor plus affreux.

LE DUC

J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage :
Hélas ! Que je te plains !

NEMOURS

Je te plains davantage
De haïr ton pays, de trahir sans remords
Et le roi qui t'aimait, et le sang dont tu sors.

320

LE DUC

Arrête, épargne-moi l'infâme nom de traître !
A cet indigne mot je m'oublierais peut-être.
Non, mon frère, jamais je n'ai moins mérité
Ce reproche odieux de l'infidélité.
Je suis près de donner à nos tristes provinces,

325

À la France sanglante, au reste de nos princes,
L'exemple auguste et saint de la réunion,
Après l'avoir donné de la division.

330

NEMOURS

Toi ! tu pourrais...

LE DUC

Ce jour, qui semble si funeste,
Des feux de la discorde éteindra ce qui reste.

NEMOURS

Ce jour est trop horrible !

LE DUC

Il va combler mes vœux.

335

NEMOURS

Comment ?

LE DUC

Tout est changé, ton frère est trop heureux.

NEMOURS

Je te crois ; on disait que d'un amour extrême,
Violent, effréné (car c'est ainsi qu'on aime),
Ton cour depuis trois mois s'occupait tout entier ?

340

(À sa suite.)

(À Nemours.)

LE DUC

J'aime, oui, la renommée a pu le publier ;
Oui, j'aime avec fureur une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta présence ;
Oui, mes ressentiments, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds. 345
Allez, et dites-lui que deux malheureux frères,
Jetés par le destin dans des partis contraires,
Pour marcher désormais sous le même étendard,
De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.
Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie : 350
Pour me justifier, il suffit qu'on la voie.

(À part.)

(Au Duc.)

NEMOURS

Cruel !...
Elle vous aime !

LE DUC

Elle le doit du moins.
Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins : 355
Il n'en est plus ; je veux que rien ne nous sépare.

(Haut.)

NEMOURS (*à part*)

Quels effroyables coups le cruel me prépare !
 Écoute ! À ma douleur ne veux-tu qu'insulter ?
 Me connais-tu ? Sais-tu ce que j'osais tenter ?
 Dans ces funestes lieux sais-tu ce qui m'amène ? 360

(*À Dangeste.*)

LE DUC

Oublions ces sujets de discorde et de haine ;
 Et vous, mon frère, et vous, soyez ici témoin
 Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin !
 Ce que votre reproche, ou bien votre prière,
 Le généreux Coucy, le roi, la France entière, 365
 Demanderaient ensemble, et qu'ils n'obtiendraient pas,
 Soumis et subjugué, je l'offre à ses appas.
 De l'ennemi des rois vous avez craint l'hommage.
 Vous aimez, vous servez une cour qui m'outrage.
 Eh bien ! il faut céder : vous disposez de moi. 370
 Je n'ai plus d'alliés ; je suis à votre roi.
 L'amour qui, malgré vous, nous a faits l'un pour l'autre,
 Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre ;
 Vous, courez, mon cher frère ; allez de ce moment
 Annoncer à la cour un si grand changement. 375
 Soyez libre ; partez, et de mes sacrifices
 Allez offrir au roi les heureuses prémices.
 Puissé-je à ses genoux présenter aujourd'hui
 Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
 Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidèle, 380
 Changé par ses regards, et vertueux par elle !

(*Haut.*)

NEMOURS (*à part*)

Il fait ce que je veux, et c'est pour m'accabler.
Ô frère trop cruel !

LE DUC

Qu'entends-je ?

NEMOURS

Il faut parler.

385

LE DUC

Que me voulez-vous dire ? Et pourquoi tant d'alarmes ?
Vous ne connaissez pas ses redoutables charmes.

NEMOURS

Le ciel met entre nous un obstacle éternel.

LE DUC

Entre nous... c'en est trop. Qui vous l'a dit, cruel ?
Mais de vous, en effet, était-elle ignorée ?
Ciel ! À quel piège affreux ma foi serait livrée !
Tremblez !

390

NEMOURS

Moi, que je tremble ! Ah ! J'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré ;
J'ai forcé trop longtemps mes transports au silence ;
Connais-moi donc, barbare, et remplis ta vengeance !
Connais un désespoir à tes fureurs égal :

395

Frappe ! Voilà mon cour, et voilà ton rival !

LE DUC

Toi, cruel ! Toi, Nemours !

NEMOURS

Oui, depuis deux années 400
L'amour le plus secret a joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher ;
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie ;
Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie. 405
Par tes égarements, juge de mes transports.
Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors
L'excès des passions qui dévorent une âme ;
La nature à tous deux fit un coeur tout de flamme ;
Mon frère est mon rival, et je l'ai combattu ; 410
J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu ;
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime.
Rien ne m'a retenu ni tes superbes tours,
Ni le peu de soldats que j'avais pour secours, 415
Ni le lieu, ni le temps, ni surtout ton courage
Je n'ai vu que ma flamme, et ton feu qui m'outrage.
Je ne te dirai point que, sans ce même amour,
J'aurais, pour te servir, voulu perdre le jour ;
Que, si tu succombais à tes destins contraires, 420
Tu trouverais en moi le plus tendre des frères ;
Que Nemours, qui t'aimait, eût immolé pour toi
Tout dans le monde entier, tout, hors elle et mon roi.
Je ne veux point en lâche apaiser ta vengeance :
Je suis ton ennemi, je suis en ta puissance ; 425
L'amour fut dans mon cour plus fort que l'amitié ;

Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié ;
Aussi bien, tu ne peux t'assurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouser, qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux je lui donne ma foi ;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, et qu'après ce coup ta cruauté jalouse
Traîne au pied des autels ta soeur et mon épouse !
Frappe, dis-je : oses-tu ?

430

LE DUC

Traître ! C'en est assez.
Qu'on l'ôte de mes yeux : soldats, obéissez !

435

SCÈNE V

Le Duc, Nemours, Dangeste, Coucy, Suite.

COUCY

J'allais partir, Seigneur ; un peuple téméraire
Se soulève en tumulte au nom de votre frère.
Le désordre est partout : vos soldats consternés
Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;
Et pour comble de maux, vers la ville alarmée,
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

440

(À Coucy.)

LE DUC

Allez, cruel, allez ! Vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine et de vos attentats.
Rentrez : aux factieux je vais montrer leur maître.

445

Dangeste, suivez-moi ; vous, veillez sur ce traître.

SCÈNE VI

Nemours, Coucy.

COUCY

Le seriez-vous, Seigneur ? Auriez-vous démenti
Le sang de ces héros dont vous êtes sorti ?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre et ceux de la nature ?
Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier ?

450

NEMOURS

Non ; mais suis-je réduit à me justifier ?
Coucy, ce peuple est juste, il t'apprend à connaître
Que mon frère est rebelle, et que Charle est son maître.

COUCY

Écoutez ; ce serait le comble de mes vœux
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux ;
Je vois avec regret la France désolée,
A nos dissensions la nature immolée,
Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé,
Menaçant cet État par nous-même énervé.
Si vous avez un coeur digne de votre race,
Faites au bien public servir votre disgrâce ;
Rapprochez les partis ; unissez-vous à moi
Pour calmer votre frère et fléchir votre roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

455

460

465

NEMOURS

Ne vous en flattez pas : vos soins sont inutiles.
Si la discorde seule avait armé mon bras,
Si la guerre et la haine avaient conduit mes pas,
Vous pourriez espérer de réunir deux frères
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires ;
Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

470

COUCY

Et quel est-il, seigneur ?

NEMOURS

Ah ! Reconnais l'amour ;
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, et qui le rend barbare.

475

COUCY

Ciel ! Faut-il voir ainsi, par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plus nobles desseins ;
L'amour subjuguier tout, ses cruelles faiblesses
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses,
Des frères se haïr, et naître en tous climats
Des passions des grands le malheur des États !
Prince, de vos amours laissons là le mystère.
Je vous plains tous les deux, mais je sers votre frère ;
Je vais le seconder, je vais me joindre à lui
Contre un peuple insolent, qui se fait votre appui.
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle ;
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle ;
Je vois les passions plus puissantes que moi,
Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.

480

485

Mais le prince m'attend ; je vous laisse, et j'y vole ;
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole ;
Elle me suffira.

490

NEMOURS

Je vous la donne.

COUCY

Et moi,
Je voudrais de ce pas porter la sienne au roi ;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du sang de nos tyrans une union si chère ;
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

495

ACTE III

SCÈNE I

Nemours, Dangeste.

NEMOURS

Non, non, ce peuple en vain s'armait pour ma défense ; 500
Mon frère, teint de sang, enivré de vengeance,
Devenu plus jaloux, plus fier, et plus cruel,
Va traîner à mes yeux sa victime à l'autel.
Je ne suis donc venu disputer ma conquête,
Que pour être témoin de cette horrible fête ? 505
Et dans le désespoir où je me sens plonger,
Par sa fuite du moins mon cour peut se venger.
Juste ciel !

DANGESTE

Ah ! Seigneur, où l'avez-vous conduite ?
Quoi ! Vous l'abandonnez, vous ordonnez sa fuite ! 510
Elle ne veut partir qu'en suivant son époux ;
Laissez-moi seul du prince affronter le courroux.

NEMOURS

Prisonnier sur ma foi, dans l'horreur qui me presse,

Je suis plus enchaîné par ma seule promesse
 Que si de cet État les tyrans inhumains 515
 Des fers les plus pesants avaient chargé mes mains.
 Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre.
 Je puis mourir pour elle, et je ne peux la suivre.
 On la conduit déjà par des détours obscurs,
 Qui la rendront bientôt sous ces coupables murs : 520
 L'amour nous a rejoint, que l'amour nous sépare.

DANGESTE

Cependant vous restez au pouvoir d'un barbare.
 Seigneur, de votre sang l'Anglais est altéré ;
 Ce sang à votre frère est-il donc si sacré ?
 Craindra-t-il d'accorder, dans son courroux funeste, 525
 Aux alliés qu'il aime un rival qu'il déteste ?

NEMOURS

Il n'oserait.

DANGESTE

Son cour ne connaît point de frein.
 Il vous a menacé : menace-t-il en vain ?

NEMOURS

Il tremblera bientôt : le roi vient et nous venge ; 530
 La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
 Ne craignons rien, ami... Ciel ! Quel tumulte affreux !

SCÈNE II

Le Duc, Nemours, Dangeste, Gardes.

LE DUC

Je l'entends. C'est lui-même. Arrête, malheureux !
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête !

NEMOURS

Il ne te trahit point, mais il t'offre sa tête. 535
Porte à tous les excès ta haine et ta fureur.
Va, ne perds point de temps : le ciel arme un vengeur.
Tremble ! Ton roi s'approche ; il vient, il va paraître ;
Tu n'as vaincu que moi : redoute encor ton maître.

LE DUC

Il pourra te venger, mais non te secourir ; 540
Et ton sang...

DANGESTE

Non, cruel, c'est à moi de mourir.
J'ai tout fait, c'est par moi que ta garde est séduite ;
J'ai gagné tes soldats, j'ai préparé sa fuite.
Punis ces attentats et ces crimes si grands, 545
De sortir d'esclavage et de fuir ses tyrans ;
Mais respecte ton frère, et sa femme, et toi-même.
Il ne t'a point trahi, c'est un frère qui t'aime :
Il voulait te servir quand lu veux l'opprimer ;
Est-ce à toi de punir quand le crime est d'aimer ? 550

LE DUC

Qu'on les garde tous deux ; allez, qu'on m'obéisse !
Allez, dis-je ; leur vue augmente mon supplice.

NEMOURS

Cruel, de notre sang je connais les ardeurs :
Toutes les passions sont en nous des fureurs.
J'attends la mort de toi ; mais, dans mon malheur même,
Je suis assez vengé l'on te hait, et l'on m'aime.

555

SCÈNE III

Le Duc D'Alençon, Coucy.

LE DUC

On t'aime, et tu mourras ! Que d'horreurs à la fois !
L'amour, l'indigne amour nous a perdus tous trois !

COUCY

Il ne se connaît plus, il succombe à sa rage.

LE DUC

Eh bien ! Souffriras-tu ma honte et mon outrage ?
Le temps presse : veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide, et l'épouse à mes yeux ?
Tu crains de me répondre. Attends-tu que le traître
Ait soulevé mon peuple, et me livre à son maître ?

560

COUCY

Je vois trop en effet que le parti du roi 565
Dans ces coeurs fatigués fait chanceler la foi.
De la sédition la flamme réprimée
Vit encor, dans les coeurs en secret rallumée.
Croyez-moi, tôt ou tard on verra réunis
Les débris dispersés de l'empire des lis ; 570
L'amitié des Anglais est toujours incertaine ;
Les étendards de France ont paru dans la plaine,
Et vous êtes perdu si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sûreté ;
Vos dangers sont accrus. 575

LE DUC

Cruel, que faut-il faire ?

COUCY

Les prévenir ; dompter l'amour et la colère.
Ayons encor, mon prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti sûr assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête ; 580
Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.
Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Apaiser avec gloire un monarque irrité.
Ne vous rebutez pas ordonnez, et j'espère
Signer en votre nom cette paix salutaire. 585
Mais s'il vous tant combattre et courir au trépas,
Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

LE DUC

Ami, dans le tombeau laisse-moi seul descendre ;

Vis pour servir ma cause, et pour venger ma cendre.
Mon destin s'accomplit, et je cours l'achever.
Qui cherche bien la mort est sûr de la trouver ;
Mais je la veux terrible, et lorsque je succombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

590

COUCY

Comment ! De quelle horreur vos sens sont possédés !

LE DUC

Il est dans cette tour où vous seul commandez.

595

COUCY

Quoi ! Votre frère ?

LE DUC

Lui ? Nemours est-il mon frère ?
Il brave mon amour, il brave ma colère ;
Il me livre à son maître ; il m'a seul opprimé ;
Il soulève mon peuple ; enfin il est aimé
Contre moi dans un jour il commet tous les crimes !
Partage mes fureurs, elles sont légitimes ;
Toi seul après ma mort en cueilleras le fruit ;
Le chef de ces Anglais, dans la ville introduit,
Demande au nom des siens la tête du parjure.

600

605

COUCY

Vous leur avez promis de trahir la nature ?

LE DUC

Dès longtemps du perfide ils ont proscrit le sang.

COUCY

Et, pour leur obéir, vous lui percez le flanc !

LE DUC

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère :

J'obéis à ma rage, et veux la satisfaire.

610

Que m'importent l'État et mes vains alliés ?

COUCY

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez,

Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice !

LE DUC

Je n'attends pas de vous cette prompte justice.

Je suis bien malheureux, bien digne de pitié,

615

Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié.

Ah ! trop heureux dauphin, c'est ton sort que j'envie :

Ton amitié, du moins, n'a point été trahie,

Et Tangui du Châtel, quand tu fus offensé,

T'a servi sans scrupule, et n'a pas balancé.

620

COUCY

Il a payé bien cher cet affreux sacrifice.

LE DUC

Le mien coûtera plus, mais je veux ce service.

Oui, je le veux : ma mort à l'instant le suivra ;
Mais, du moins, mon rival avant moi périra.
Allez, je puis encor, dans le sort qui me presse,
Trouver de vrais amis qui tiendront leur promesse.
D'autres me serviront, et n'allégueront pas
Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

625

COUCY *(après un long silence)*

Non, j'ai pris mon parti ; soit crime, soit justice,
Vous ne vous plaindrez pas qu'un ami vous trahisse.
Je me rends, non à vous, non à votre fureur,
Mais à d'autres raisons qui parlent à mon cour :
Je vois qu'il est des temps pour les partis extrêmes ;
Que les plus saints devoirs peuvent se taire eux-mêmes.
Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
Dans de pareils moments, vous éprouviez la foi ;
Et vous reconnaissez, au succès de mon zèle,
Si Coucy vous aimait, et s'il vous fut fidèle.

630

635

SCÈNE IV

Le Duc d'Alençon, Gardes.

(À un soldat.)

(Il lui parle bas.)

(Le soldat sort.)

(Il reste seul.)

LE DUC

Non, sa froide amitié ne me servira pas ;
Non ; je n'ai point d'amis : tous les coeurs sont ingrats. 640
Écoutez : vers la tour allez en diligence...
Vous m'entendez ; volez, et servez ma vengeance.
Sur l'incertain Coucy mon cour a trop compté.
Il a vu ma fureur avec tranquillité ;
On ne soulage point des douleurs qu'on méprise ; 645
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux ;
Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux !
Eh bien ! C'en est donc fait : une femme perfide
Me conduit au tombeau, chargé d'un parricide !... 650
Qui, moi, je tremblerais des coups qu'on va porter !
Je chéris la vengeance, et ne puis la goûter ;
Je frissonne, une voix gémissante et sévère
Crie au fond de mon cour : Arrête, il est ton frère !
Ah ! prince infortuné, dans ta haine affermi, 655
Songe à des droits plus saints ; Nemours fut ton ami.
Ô jours de notre enfance ! Ô tendresses passées !
Il fut le confident de toutes mes pensées.
Avec quelle innocence et quels épanchements
Nos coeurs se sont appris leurs premiers sentiments ! 660
Que de fois, partageant mes naissantes alarmes,
D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes !
Et c'est moi qui l'immole, et cette même main
D'un frère que j'aimai déchirerait le sein !
Funeste passion dont la fureur m'égare ! 665
Non, je n'étais point né pour devenir barbare :
Je sens combien le crime est un fardeau cruel...
Mais, que dis-je ? Nemours est le seul criminel.
Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie :
Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie ; 670

Il aime Adélaïde... Ah ! Trop jaloux transport !
Il l'aime, est-ce un forfait qui mérite la mort ?
Mais, lui-même, il m'attaque, il brave ma colère,
Il me trompe, il me hait... N'importe, il est mon frère.
C'est à lui seul de vivre : on l'aime, il est heureux ;
C'est à moi de mourir ; mais mourons généreux.
Je n'ai point entendu le signal homicide,
L'organe des forfaits, la voix du parricide ;
Il en est temps encor.

675

SCÈNE V

Le Duc, Un Officier.

LE DUC

Que tout soit suspendu :
Vole à la tour.

680

L'OFFICIER

Seigneur...

LE DUC

De quoi t'alarmes-tu ?
Ciel ! tu pleures.

L'OFFICIER

J'ai vu, non loin de cette porte,
Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte.
C'est Coucy qui l'ordonne, et je crains que le sort...

685

(On entend le canon.)

LE DUC

Quoi ! Déjà ! Dieux ! Qu'entends-je ? Ah ciel ! Mon frère est mort !

Il est mort ! Et je vis, et la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'a point vengé sa perte !

690

Ennemi de l'État, factieux, inhumain,

Frère dénaturé, ravisseur, assassin,

Ô ciel ! Autour de moi j'ai creusé les abîmes.

Que l'amour m'a changé, qu'il me coûte de crimes !

Le voile est déchiré, je m'étais mal connu.

695

Au comble des forfaits je suis donc parvenu !

Ah, Nemours ! Ah, mon frère ! Ah, jour de ma ruine !

Je sais que tu m'aimais, et mon bras t'assassine !...

Mon frère !

L'OFFICIER

Adélaïde, avec empressement,

700

Veut, seigneur, en secret vous parler un moment.

(Il tire son épée.)

LE DUC

Chers amis, empêchez que la cruelle avance ;

Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence ;

Je ne mérite pas de périr à ses yeux.

Dites-lui que mon sang...

705

SCÈNE VI

Le Duc d'Alençon, Coucy, Gardes.

COUCY

Quels transports furieux !

(À Coucy.)

LE DUC

Laissez-moi me punir et me rendre justice.
Quoi ! D'un assassinat tu t'es fait le complice !
Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir ?

COUCY

Je vous avais promis, Seigneur, de vous servir.

710

LE DUC

Malheureux que je suis ! Ta sévère rudesse
A cent fois de mes sens combattu la faiblesse :
Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits
Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits ?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère !

715

COUCY

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain
Du soin de vous venger charger une autre main ?

LE DUC

L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,
En m'ôtant la raison, m'eut excusé peut-être...
Mais toi, dont la sagesse et les réflexions
Ont calmé dans ton sein toutes les passions ;
Toi, dont j'avais tant craint l'esprit ferme et rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide !

720

(Dangeste entre. À Dangeste.)

(Le Duc de Nemours paraît.)

COUCY

Eh bien ! Puisque la honte, et que le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un si juste remords ont pénétré votre âme ;
Puisque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
Au prix de votre sang vous voudriez sauver
Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver,
Je peux donc m'expliquer ; je peux donc vous apprendre
Que de vous-même enfin Coucy sait vous défendre ;
Connaissez-moi, seigneur, et calmez vos douleurs.
Mais gardez vos remords ; et vous séchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire :
Venez, paraissez, prince ; embrassez votre frère !

725

730

735

SCÈNE VII

Le Duc, Nemours, Coucy, Dangeste.

DANGESTE

Seigneur...

LE DUC

Mon frère...

DANGESTE

Ah ! Ciel !

LE DUC

Qui l'aurait pu penser ?

740

NEMOURS *(s'avançant du fond du théâtre)*

J'ose encor te revoir, te plaindre et t'embrasser.

LE DUC

Mon crime en est plus grand, puisque ton cour l'oublie.

DANGESTE

Coucy, digne héros, qui lui donnes la vie...

LE DUC

Il la donne à tous trois.

COUCY

Un indigne assassin 745
Sur Nemours à mes yeux avait levé la main :
J'ai frappé le barbare ; et prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai fait donner soudain le signal odieux,
Sûr que dans quelque temps vous ouvririez les yeux. 750

LE DUC

Après ce grand exemple et ce service insigne,
Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.

NEMOURS

Tous deux auprès du roi nous voulions te servir.
Quel est donc ton dessein ?... Parle.

LE DUC

De me punir ; 755
De nous rendre à tous trois une égale justice ;
D'expier devant vous, par le plus grand supplice,
Le plus grand des forfaits où la fatalité,
L'amour et le courroux m'avaient précipité.
J'aimais Adélaïde, et ma flamme cruelle 760
Dans mon cour désolé s'irrite encor pour elle.
Coucy sait à quel point j'adorais ses appas,
Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas ;
Toujours persécuté du feu qui me possède,
Je l'adore encor plus, et mon amour la cède. 765
Je m'arrache le coeur en vous rendant heureux :
Aimez-vous, mais au moins pardonnez-moi tous deux.

NEMOURS

Ah ! Ton frère à tes pieds, digne de ta clémence,
Égale tes bienfaits par sa reconnaissance.

DANGESTE

Oui, seigneur, avec lui j’embrasse vos genoux ;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous :
Vous nous payez trop bien de nos douleurs souffertes.

770

(À Nemours.)

LE DUC

Ah ! C’est trop me montrer mes malheurs et mes pertes ;
Mais vous m’apprenez tous à suivre la vertu.
Ce n’est point à demi que mon cour est rendu.
Je suis en tout ton frère ; et mon âme attendrie
Imite votre exemple et chérit sa patrie.
Allons apprendre au roi, pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords, et vos félicités.
Oui, je veux égaler votre foi, votre zèle,
Au sang, à la patrie, à l’amitié fidèle,
Et vous faire oublier, après tant de tourments,
À force de vertus, tous mes égarements.

775

780